

XYZ. La revue de la nouvelle

Croquis à l'échelle

Gilles Pellerin



Numéro 13, février–printemps 1988

Spécial 13

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3058ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, G. (1988). Croquis à l'échelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 41–42.

Depuis un bon moment déjà, elle l'a vue, l'échelle, créant avec le trottoir et le mur un triangle quelque chose — elle a oublié le vocabulaire de la géométrie, elle n'y comprenait rien et cela l'agace maintenant qu'elle perçoit géométriquement l'espace, bien qu'ici le triangle ne soit pas en cause, seulement l'échelle contre le mur — et personne pour en assurer la stabilité, au contraire : à son sommet, un peintre s'agit à masquer ce qui était depuis trente ans au moins la réclame d'un cola peinte à même la trame régulière de la maçonnerie — elle a soif, chaud, sa gorge sèche comme de la brique réclame un breuvage, un cola? non, pas vraiment, mais le tintement des cubes de glace, le pétilllement d'un soda peut-être — sans la lourdeur du cola, le temps est déjà assez oppressant, comme toujours elle a surévalué ses forces, sous-évalué la distance entre l'épicerie et son logement — les sacs de plastique lui scient les doigts, ses aisselles sont trempées sans qu'elle puisse déterminer si c'est là l'effet de la température humide, de l'effort ou de l'angoisse qu'elle éprouve à la vue d'une échelle sous laquelle elle devra passer — à moins de descendre dans la rue, de dévier, d'agir comme si elle ignorait que la ligne droite est le plus court chemin entre deux points — nouvelle évidence géométrique d'autant plus irrévocable que les sacs pèsent lourd et que les voitures circulent à bonne vitesse, sans égards pour les piétons qui s'aventurent dans leur territoire, toujours prêts à se poser en victimes, à réclamer la préséance de la chair sur la tôle — stratégie périlleuse et ridicule dans ce cas, considérant qu'hormis le peintre grimpé sur son échelle, le trottoir est libre et qu'il est notamment affecté à la circulation de ceux qui reviennent de l'épicerie, superstitieux ou non — quoique ce ne soit pas vraiment de cela qu'il s'agisse : songerait-on à dire que le fait de regarder à gauche et à droite avant de traverser une rue relève de la superstition? — non : de la prudence, qu'il ne faut pas confondre avec l'interprétation farfelue d'incidents mineurs — renverser du sel, échapper une fourchette, casser un miroir — suggérée peut-être par le désir de rendre magiques des événements empreints de banalité domestique — il faudrait faire l'inventaire des superstitions et voir combien d'entre elles appartiennent au versant supposément féminin de l'univers, à ce qui détermine que dans leur couple ce soit elle qui se tape l'épicerie, qui ait seule le talent de reconnaître les bonnes asperges des ligneuses — surtout quand la saison achève — de savoir à leur couleur quand elles sont prêtes — croquantes et tendres — la quadrature du cercle à entendre Bernard qui y gagne de ne jamais toucher à

la marguerite, donc de s'épargner l'irritation d'en voir les pétales tomber, de se brûler en la saisissant par l'anneau pour la retirer du chaudron fumant — quand elle lui en parle, Bernard fait valoir son extraordinaire sauce à spaghetti et après ça la discussion s'enlise, il est question de féminisme, elle pleure tout de suite, il regrette ce qu'il a dit — enfin, qu'est-ce qu'il a dit? — il la console — tu en fais trop, chérie — et la semaine suivante c'est elle qui retourne à l'épicerie, ne se résignant pas à une nouvelle querelle devant le frigo vide, à voir 18 heures arriver sans qu'elle n'ait tout prévu : asperges, vinaigrette moutarde, moussaka — elle a oublié les breuvages, la bière qu'ils boivent d'ordinaire avec la moussaka parce que Bernard trouve ça trop gras, celle qu'elle aurait volontiers décapsulée en arrivant à la maison pour se désaltérer avant de faire dégorger l'aubergine — en songeant au pouvoir suggestif d'une murale qui donne soit même le jour où un peintre la fait disparaître sous le badigeon — pour se féliciter aussi d'avoir vaincu sa trouille des fourches caudines car elle sait maintenant qu'elle passera sous l'échelle, qu'elle aurait honte de ne pas le faire — elle s'en veut un peu d'avoir erré dans ce dédale d'arguties, elle a été injuste pour Bernard qui essuie consciencieusement la vaisselle même si elle préférerait qu'il en fasse moins mention devant les amis — et sans doute, la prochaine fois, se moquera-t-elle d'elle-même, évoquera-t-elle les multiples détours jusqu'alors consentis pour éviter de passer sous une échelle — pourtant, elle rentre la tête, allonge le pas, doit ultimement se convaincre de se jeter à l'eau — comme le veut l'expression — toute respiration suspendue.

Elle émerge de l'autre côté. Quelque chose a changé. Elle, non, pas tant que ça. La rue, un peu. Elle manque trébucher sur les plaques techtoniques du trottoir. Les maisons riveraines expriment la vétusté la plus désolante. Elle se retourne : une échelle est appuyée contre un mur de briques écaillées. Des fenêtres placardées, des ruines lui rappellent son geste irréfléchi.

Gilles Pellerin a publié dans de nombreuses revues, dont XYZ et le magazine littéraire *Nuit blanche*, dont il a été le rédacteur en chef. Après nous avoir donné un recueil de nouvelles humoristiques, *les Sporadiques Aventures de Guillaume Untel* (éditions Asticou, 1982), il vient de publier *Ni le lieu ni l'heure*, un recueil de trente nouvelles publié aux éditions L'instant même à Québec.